

## Article

---

« Une rencontre fondamentale »

Brigitte Haentjens

*Jeu : revue de théâtre*, n° 62, 1992, p. 58-60.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

<http://id.erudit.org/iderudit/27779ac>

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <http://www.erudit.org/apropos/utilisation.html>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [erudit@umontreal.ca](mailto:erudit@umontreal.ca)

## Une rencontre fondamentale

Brigitte  
Haentjens



*Un oiseau vivant dans la gueule* de Jeanne-Mance Delisle dans une mise en scène de Brigitte Haentjens. Une scénographie de Danièle Lévesque, des éclairages d'André Naud et des costumes de Marc-André Coulombe. Une pièce présentée par le Théâtre du Nouvel-Ontario et le Théâtre de Quat'Sous en 1990. Photo : Pierre Desjardins.

La scénographie, c'est la mise en scène. Ou presque. Pour moi, tout part de l'espace. Tout s'inscrit dans l'espace. C'est sa définition qui détermine le style. Le lieu réel ou imaginaire. Le niveau de jeu. Les relations entre les personnages. La lecture, quoi.

Trouver l'espace est le lieu principal de création. C'est une recherche commune, souvent complexe, parfois conflictuelle; une approche progressive en plans rapprochés d'où l'espace finit presque toujours par jaillir d'une façon organique. C'est une démarche dont le mouvement part de l'intérieur pour être propulsé vers l'extérieur. Comme si, pour se déployer, il fallait d'abord s'enraciner.

• Auteure et metteure en scène, Brigitte Haentjens a été directrice artistique du Théâtre du Nouvel-Ontario, à Sudbury, de 1982 à 1990. Elle est actuellement directrice artistique de la Nouvelle Compagnie Théâtrale, à Montréal. Elle a récemment signé les mises en scène de *Bonjour, là, bonjour* de Michel Tremblay (Théâtre Populaire du Québec, septembre 1991), de même que *Bérénice* de Jean Racine (Espace Go, janvier 1992). Elle a également publié un récit poétique : *D'éclats de peine* (Sudbury, Éditions Prise de Parole, 1991).

J'aime le travail avec les scénographes. C'est ce qui me permet de définir une mise en scène. J'aime que s'installe cette relation privilégiée où l'on trouve un espace en cherchant un vocabulaire commun. On part de rien. D'un texte. On s'approprie. Comme des chats. On tourne autour. Les cercles sont d'abord larges. Ce sont des dérives, des associations libres autour du texte, au-delà du texte. Des images, des sensations, des émotions.

Dans cette première étape, on ne parle jamais de «décor». De toute façon, la démarche scénographique qui m'intéresse est si loin de la décoration! Souvent, ça passe par l'image. Ou la peinture. La définition d'un univers visuel, pictural autant qu'architectural, qu'un texte fait résonner en soi par associations.

Je me souviens des mois qu'on a passés, Danièle Lévesque et moi, à s'envoyer des cartes postales, des photos qui nous parlaient, même de loin, d'*Un oiseau vivant dans la gueule*. Des longues promenades avec Pierre Perrault dans les paysages minéraux du nord de l'Ontario quand on travaillait sur *Nickel* ou sur *le Chien*.

Des livres de peinture qu'on a feuilletés, Richard Lacroix et moi, pour *Bonjour, là, bonjour*. C'est comme ça que ça avance. Une image en appelle une autre. L'image cerne l'émotion.

Et puis, il y a la matière. Le matériau, la texture. Un texte est en bois ou en acier, en feu ou en eau. Il est en terre, aride ou fertile; en verre, en miroirs. Parfois il y a des objets, des formes, quelque chose qui agit comme déclencheur : une chaise, «la» chaise, une fenêtre, une pente, un mur de lumière. Un vêtement, sa texture, sa couleur. L'espace peut se construire autour d'une image ou d'une sensation centrale. Il peut être cette image ou cette sensation. Parfois, il y a multiplicité et complexité. Un texte nous infiltre et décante. Les images aussi. Il y en a toujours une qui finit par s'imposer naturellement. Quand ça ne se produit pas, c'est l'angoisse.

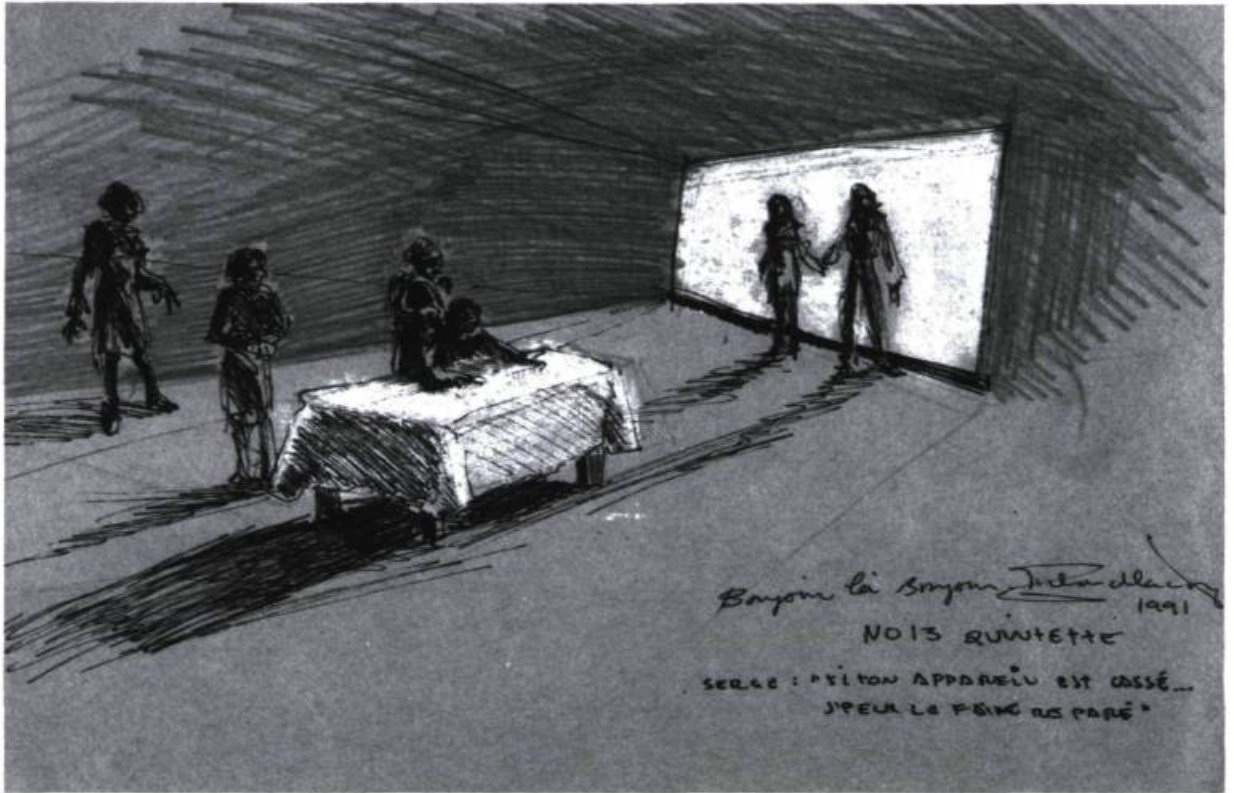
Comment décrire le processus de création avec un scénographe? C'est aussi mystérieux et secret que la relation humaine. Qui, dans cette relation intense et fugace, provoque le plus l'autre? Comment se définit finalement le lieu et l'architecture de l'action? Quelle est la part de la confrontation et celle de l'écoute, attentive, sensible? Je ne sais pas.

Je me demande toujours comment les scénographes finissent par expulser concrètement, à l'extérieur d'eux-mêmes, cette espèce de fruit mûr qu'est un «décor».

Regarder une maquette m'a toujours émerveillée. C'est un vrai cadeau. Je ne me souviens pas m'être jamais sentie extérieure au décor qui m'était finalement proposé. L'espace est à la fois très familier, parce qu'il est en partie issu de moi et qu'il y résonne, et en même temps il est à découvrir et à investir comme une terre vierge. Une scéno, c'est une maison qu'on choisit mais qu'il faut habiter, une formidable impulsion, une provocation au travail avec les acteurs pour en saisir tous les contours, pour se l'approprier complètement.

Finalement, je ne sais rien de la nature du travail avec les scénographes. Peut-être qu'il s'agit tout simplement de communication : communication et ajustement de deux mondes intérieurs, confrontation de deux sensibilités.

Le décor qui naît de cet échange est la première et probablement la seule véritable lecture de sa propre quête, de sa propre démarche par rapport à un texte. La scénographie est un révélateur des véritables impulsions de la mise en scène. On ne devrait jamais les dissocier. Il me semble qu'on apprend beaucoup du metteur en scène en regardant l'espace et la façon dont les acteurs l'habitent. Mais peut-



être que cela tient à la nature même de ma démarche qui n'est pas conceptuelle mais charnelle. Peut-être que je ne peux pas moi-même me définir sans le regard et la sensibilité d'autres créateurs. J'ai besoin de cette rencontre avec un(e) scénographe. Sans elle, je ne saurais rien dire d'un texte. C'est une rencontre initiale et donc fondamentale. Essentielle à la pulsion de créer, c'est-à-dire de nommer. ●

Esquisse du décor de Richard Lacroix pour *Bonjour là, bonjour* de Michel Tremblay. La mise en scène de la production présentée par le Théâtre Populaire du Québec en 1991 était signée par Brigitte Haentjens.